

voudrez ; pourvu qu'il soit dans votre collège, je suis content et je pars tranquille." Et il s'en alla, où plutôt il s'enfuit, laissant l'enfant, que Rollin fut obligé de loger dans son propre cabinet, jusqu'à ce qu'il pût lui donner une place avec les autres élèves.

La vertu de cet homme, si généralement admiré et estimé, ne fut cependant pas à l'abri de la calomnie. Rollin, par suite d'une dénonciation injuste, reçut ordre de se démettre de la direction du collège ; par un reste d'égards pour lui, on tint cet ordre secret.

Dans ce moment critique, Rollin, s'oubliant lui-même, ne songea qu'à ses chers élèves. Il chercha un successeur digne de le remplacer auprès d'eux ; il le trouva, il eut le bonheur de faire agréer son choix, et dès lors il se sentit tranquille.

Le dimanche qui précéda son départ, personne dans la maison ne se doutait encore du malheur qui allait la frapper. Dans une courte instruction qu'il fit après vêpres, il parla de sa situation actuelle, mais de manière à ne pas être compris : il présenta un chrétien aux prises avec une grande douleur. "Il avait reçu la mission de faire du bien à ses frères ; mais peut-être y mêlait-il des sentiments trop humains. Un coup de la houlette du souverain pasteur l'avertit de se retirer, et il se soumet, plein de confiance dans la bonté paternelle de celui qui l'afflige." Ces paroles ne furent comprises qu'après l'événement.

Enfin, le lendemain, Rollin exécuta sa résolution. Sur les cinq heures du soir, après être allé dans la chapelle offrir son sacrifice à Dieu, il sortit seul, et sans que personne s'en doutât dans le collège, excepté quelques-uns des principaux maîtres. Après le souper, on apprit aux élèves cette triste nouvelle.

Alors il parut combien Rollin était aimé. Dès que l'on sut avec certitude qu'il était sorti du collège pour n'y plus rentrer, ce ne furent que pleurs et que sanglots. La récréation qui devait suivre le souper ne fut point une récréation. Il n'y eut point de jeux. Les élèves, dispersés dans la cour, se promenaient tristement, fondant tous en larmes, comme s'ils eussent perdu un père.

Rollin se retira dans un quartier solitaire, où il avait acheté une petite maison, qu'il habita jusqu'à sa mort.

Cette disgrâce, loin de le réduire à l'inaction, lui ouvrit une plus vaste carrière. Dès qu'il eut cessé de diriger son collège, il devint pour tous les collèges un maître et un bienfaiteur, en inspirant aux professeurs chargés d'instruire la jeunesse les sentiments dont il était animé : tel est le but de l'excellent ouvrage qu'il composa sur l'instruction publique, et qu'on désigne ordinairement sous le nom de *Traité des études*.

Il composa ensuite, dans le même esprit, deux ouvrages très-considérables sur l'histoire ancienne et sur l'histoire romaine.

Ces immenses travaux ne déroberent jamais un seul moment à ses devoirs religieux, qu'il remplissait avec une rare ferveur ; il vécut dans le sein de l'étude et de l'amitié jusqu'à plus de quatre-vingts ans, et fut jusqu'à son dernier jour le plus vertueux, le plus aimable et le plus heureux des hommes.

TH. H. BARRAU.

De la Calligraphie.

V.

(Suite.)

QUESTION.

FAUT-IL APPLIQUER LES ÉLÈVES SUR CHAQUE LETTRE JUSQU'À CE QU'ILS LA FASSENT BIEN ?

REPONSE.

Pour chacune des branches de l'instruction élémentaire, il convient de suivre une marche, calculée non-seulement d'après la

nature de difficulté de la chose enseignée ; mais encore d'après la *facilité de conception ou d'exécution* des élèves qu'on veut instruire. On doit, par suite, procéder pour l'écriture un peu autrement que pour la lecture, le calcul, etc., au moins sous le rapport des éléments.

En lecture, par exemple, il est nécessaire de tenir l'enfant sur chaque lettre tant qu'il ne la sait pas bien ou qu'il ne la prononce pas convenablement ; il faut, en outre, ne quitter l'*alphabet* que lorsque la forme de toute lettre rappelle le *nom* à l'élève, et réciproquement le nom de chacune, la *forme*.

Ce n'est évidemment que lorsqu'il connaît ainsi ses lettres qu'on peut, avec succès, lui faire voir les *syllabes* ; comme ce n'est que lorsqu'il sait bien son syllabaire qu'on doit le faire passer à l'exercice des mots.

L'expérience prouve, toutefois, qu'il n'est jamais avantageux de retenir longtemps les jeunes élèves sur une leçon quelconque ; car tout exercice trop répété les fatigue, les ennuie, les décourage ; tandis que la variété et la nouveauté les récréent, les intéressent, les stimulent. Il faut profiter de cette disposition naturelle au jeune âge. Ainsi, on ne fera pas seulement aimer le travail et l'étude aux enfants ; mais on hâtera encore beaucoup leurs progrès : lo si, tout en achevant de les fortifier sur les lettres, on leur fait voir et étudier, sur la fin de chaque leçon, les premières syllabes, et si l'on suit ce procédé pour toute espèce de difficulté ; 2o si, en s'efforçant de leur offrir à chaque leçon une notion nouvelle, on a bien soin de les faire revenir, souvent mais brièvement, sur ce qu'ils ont déjà vu, et cela aussi longtemps que les connaissances acquises ne sont pas solidement gravées dans leur esprit. On sait qu'en matière d'instruction, une seconde notion n'entre pas dans la mémoire de l'enfant sans faire tort à la première, et qu'une troisième occasionne presque toujours de la confusion. Aussi toutes les leçons élémentaires, quelque utiles et bien données qu'elles soient, ne profitent-elles que bien faiblement aux enfants sans des répétitions fréquentes et habilement combinées.

Les leçons d'écriture ne doivent pas être moins bien entendues, tant sous le rapport de la *méthode* que sous celui de la *répétition* qui est, comme on sait, l'*âme de l'enseignement*. Quand à l'étude des lettres, voici la marche que recommandent le raisonnement et l'expérience.

Il est possible à un jeune enfant de prononcer *facilement*, et même *bien*, telle ou telle lettre ; mais il ne saurait l'exécuter de la même manière. Et comment le pourrait-il, puisque la main droite chez lui a encore moins d'assurance pour ce travail que la main gauche chez l'homme fait ?

D'un autre côté, si l'écriture ne commence généralement à devenir un peu correcte et ferme que chez les élèves de 10 à 12 ans, comment un enfant de 6 à 7 ans pourrait-il, dès les premières leçons, tracer des lettres sans défaut aucun, avantage qui n'est même pas assuré à tous les maîtres ?

Il ne convient donc pas de retenir les enfants sur chaque lettre jusqu'à ce qu'ils la fassent bien. Dès qu'un élève sait exécuter *assez facilement et seulement assez bien* la première lettre d'une série, il faut se hâter de le faire passer successivement, et au plus tôt, aux autres lettres, ayant soin, toutefois, de revenir, au commencement de chaque leçon, sur les premières lettres dont chacune doit toujours remplir au moins une ligne.

Quand on exerce les enfants à lier les lettres d'une série, il est encore convenable qu'ils en exécutent toutes les lettres isolément sur la première ligne.

On doit procéder pour les dernières séries de lettres comme pour les caractères de chacune d'elles. En effet, quels progrès pourrait faire un enfant en écriture si, en étudiant les dernières séries, on lui laissait négliger les premières, quand sa main a si besoin, dans le principe, d'exécuter successivement et souvent les diverses formes de lettres ? D'ailleurs, ne sait-on pas qu'une écriture ne peut être ni correcte ni agréable qu'autant qu'elle est formée entièrement de bonnes et belles lettres ?

En faisant ainsi revenir les élèves, à chaque leçon, sur ce qu'ils ont vu, ou au moins sur le résumé, il n'est pas nécessaire, surtout quand les exercices sont bien gradués, d'appliquer longtemps les élèves sur un élément ou sur une lettre ; on peut alors, sans inconvénient, aller un peu plus vite, et leur offrir par là, chaque jour, un travail varié et nouveau ; les intéresser tous, par conséquent, en même temps qu'on leur fait acquérir rapidement l'*intelligence* et la *mémoire* des formes, ainsi que l'*habitude* de l'exécution des divers caractères.

J. TAIGLET.

(Conférences sur l'Écriture.)